

A QUOI SERT LE MOBILIER URBAIN ?

Débat animé par Jeanne Queheillard, professeur à l'école des Beaux Arts avec la participation :

Michel Duchêne adjoint au maire, chargé de l'urbanisme et des grands projets, Sylvain Dubuisson, Bruno Fortier, Frédéric Neau, architectes et designer.

JEANNE QUEHEILLARD. - (Modérateur)

A quoi sert le mobilier urbain ? Tel était l'intitulé de la question.

Faut-il le redessiner régulièrement et faut-il l'harmoniser ?

Cette question peut paraître simple mais elle ne l'est pas. Je crois que c'est un débat qui est d'actualité pour de nombreuses municipalités, dont Bordeaux. Un débat que les concepteurs que sont les architectes et les designers mènent aussi, et un débat auquel les maîtres d'ouvrage sont souvent confrontés.

Le mobilier urbain peut être considéré comme une affaire de détail, un peu comme ces petits objets que l'on dispose çà et là, qui sont parfois considérés comme encombrants, dont on aimerait bien se débarrasser et dont on se rend finalement compte qu'ils sont peut-être utiles, qu'ils vont être nécessaires pour pouvoir pratiquer la ville, échanger...

C'est une autre manière d'aborder la ville et la chose urbaine, une autre manière de penser sa construction, et plus particulièrement son urbanité.

Les questions sont multiples : installer des objets identiques ? Faut-il mettre toujours la même couleur ? Toujours les mêmes objets ? Chercher au contraire à essayer de qualifier des projets plus spécifiques pour des lieux spécifiques ? Ces questions-là se posent sans cesse.

Dans la réalité, on constate beaucoup de variété, d'hétérogénéité. Sur quels critères s'appuyer pour créer une cohérence d'ensemble sans pour autant imposer une réglementation drastique qui interdirait toute innovation dans les projets à venir ?

A ces questions, sont là autour de la table pour y répondre, ou au moins pour en parler ensemble, d'abord Bruno Fortier. Bruno Fortier est architecte. Il est l'un de ceux qui, en France, ont fondé l'histoire des formes urbaines, comme en fait foi son ouvrage « l'Amour des Villes », accompagné à l'époque de sa parution d'une exposition.

Bruno Fortier a obtenu en 1989 le Grand Prix de la Critique Architecturale, et en 2002 il a reçu le Grand Prix National de l'Urbanisme.

Depuis 2002, il exerce la mission d'architecte conseil auprès de la Mairie de Bordeaux. C'est lui qui donne son avis sur certains permis de construire.

Est là aussi Sylvain Dubuisson, architecte et designer.

En préparant ce moment j'avais vu que dans les années 80 déjà Sylvain Dubuisson disait :

« Le mobilier occupe une place particulière. C'est à travers lui que se cristallisent mes fluctuations intellectuelles, la "causa mentale" ».

Ses différentes propositions de mobilier urbain, que ce soit pour Decaux, ou pour des lieux de vie aussi différents que Paris, Bordeaux, Singapour, Châtelleraut, Chalon-sur-Saône, etc, sont là pour témoigner de la richesse et de la diversité de ses créations et de la présence permanente de la poésie dans la forme.

Quant à Frédéric Neau, il est architecte lui aussi, diplômé de l'Ecole d'Architecture de Bordeaux. C'est un des quatre associés de l'Atelier d'Architecture King Kong créé en 94. Il a été lauréat dans le cadre de cet atelier du concours d'aménagement de la place Pey-Berland avec Francisco Mangado en l'an 2000. Cet aménagement a été pour F. Neau l'occasion de la première réalisation en matière d'aménagement urbain.

B. Fortier, S. Dubuisson et F. Neau sont tous trois concernés par le mobilier urbain : pas toujours dans les mêmes catégories, ni pour les mêmes questions. C'est à ce titre-là que nous sommes très contents de les avoir réunis.

La première question, qui est d'ailleurs l'intitulé du débat, est : à quoi sert le mobilier urbain ?

Je me tournerai très vite vers Bruno Fortier, parce que je pense qu'il pourrait peut-être, dans sa relation à l'urbain d'une manière plus globale, dire comment cette question s'intègre dans la réflexion sur l'urbain, sur la ville.

Vous avez aussi des expériences concrètes de cette question au travers de vos réalisations. Vous avez pu être en relation avec des concepteurs de mobilier, et chargé d'intégrer ce dernier dans l'aménagement de certains lieux que vous avez pu faire dans un certain nombre de villes.

A quoi sert le mobilier urbain, Bruno Fortier ?

BRUNO FORTIER.

Je pense qu'il faut partir de Bordeaux. Le mobilier urbain est une vieille tradition qui date du XIX^{ème} siècle, liée essentiellement à l'éclairage, à des questions de confort, questions qui ont en fait peu changé car grosso modo les fonctions sont constantes.

Cela a donné lieu à un mobilier traditionnel avec quelques variations selon les villes. Paris a été très en pointe ainsi que Marseille au XIX^{ème} siècle. Bordeaux, malgré ses lanternes assez particulières, a fait moins de choses à cet égard que les autres grandes villes.

Le XIX^{ème} siècle a en général créé un mobilier de fonte tout à fait extraordinaire. On a un bon exemple à Bordeaux de cela (mobilier d'ailleurs qui ne servait pas à grand-chose, voire qui ne servait à rien), avec les deux mâts installés devant le Grand-Théâtre et qui ont été remplacés malheureusement par deux mâts qui ne sont, eux, vraiment pas extraordinaires. C'est dommage. C'est ce que j'appelle l'exemple négatif.

Donc il y avait un très beau mobilier à cet égard au XIX^{ème} siècle.

Il y a aujourd'hui du mobilier courant qui se répand partout en France qui est de très basse qualité, que vous voyez partout quand vous vous baladez en France, dans les petits villages, etc. Ce sont des fabricants bien connus qui peuvent faire le pire et le meilleur, mais qui pour des raisons de coût placent un peu partout une espèce de mobilier « casserole », en général rouge, mauve fluo, extrêmement agressif.

A côté de ce mobilier, on a plusieurs gammes de créations possibles.

Il y a d'abord le mobilier universel qui est beaucoup plus distingué, qu'on voit dans des opérations de qualité, qui est devenu le mobilier Wilmotte, d'une certaine manière. On le voit dans toute la France, on le voit à Beyrouth, on le voit à Dubaï, on le voit partout. Il a des qualités de calme, une certaine justesse qui est très supérieure à ce dont je viens de parler.

Vous pouvez voir ici la dernière gamme de Wilmotte, encore plus calme que d'habitude, qu'il vient de réaliser pour Hess.

Et puis, il y a des mobiliers de création dont on a peu d'exemples, mais on a la chance d'en avoir un superbe place Pey-Berland avec ces mâts assez extraordinaires sur l'espèce de plateau de granit qui vient d'être réalisé. On dirait des personnages en conversation. C'est l'exemple positif.

On a ici l'exemple d'un travail plastique, une espèce de danse sur un plateau de granit avec des objets qui sont des personnages. C'est une grande réussite. C'est le genre de voie vers laquelle se dirige Sylvain.

Et puis il y a une autre tendance qui est plus compliquée. Il y a une frontière entre mobilier et architecture, ou entre mobilier et sol, qui est en train de se déplacer vers certaines créations.

On le voit bien avec des mobiliers qui font presque partie du sol, chez Mirales en Espagne, etc., ou avec des mobiliers qui sont de l'ordre de la lumière et pas de l'objet.

Donc dans les créations contemporaines le mobilier n'est pas forcément un objet. Il y a une frontière instable et assez intéressante entre lumière, sol, architecture et mobilier dans certaines créations assez particulières.

Vous voyez qu'on a une gamme, une situation assez complexe qui se met en place et dans laquelle des créateurs comme Sylvain ou King Kong interviennent.

Voilà comment je vois le paysage du problème.

JEANNE QUEHEILLARD.

Vous parlez de la place Pey-Berland. Il me semble que Frédéric Neau pourrait nous en parler un peu plus précisément, parce que je crois que ce que vous venez de décrire c'est exactement toute cette gamme possible entre le mobilier et l'immobilier.

Parce que les bancs, finalement, sont accrochés au sol de telle manière qu'on a l'impression que c'est plutôt un surgissement du sol, des masses qui auraient été soulevées du sol et qui

sont en même temps complètement accrochées, qui ne sont pas mobiles d'une certaine manière.

BRUNO FORTIER.

Je vais le laisser parler, mais ce n'est pas comme ça que moi je vois ces bancs.

Evidemment s'il n'y avait pas la cathédrale et les maisons autour, mais surtout la complication magnifique de la cathédrale, le côté abstrait du sol n'aurait aucun intérêt.

Le coup réussi c'est d'avoir fait un sol assez calme avec une architecture qui est d'une grande complexité, qui est presque fractale, qui est tout à fait extraordinaire.

Alors les bancs, moi, je ne les vois pas du tout comme un surgissement du sol. Cela existe, il y a certains projets espagnols qui pratiquent beaucoup ce genre de chose. Je les vois plutôt comme une tentative pour faire flotter des barrettes très lourdes, mais qui ont l'air de flotter puisqu'elles sont détachées du sol par un rai de lumière, sur un sol.

Je n'ai pas eu l'impression que ce qu'ils ont tenté de faire participe exactement du sol.

JEANNE QUEHEILLARD.

Il va peut-être pouvoir nous répondre plus précisément.

FREDERIC NEAU.

C'est vrai que de manière générale sur ce projet on s'est vraiment posé la question du mobilier urbain. Pour quelle raison ? Parce que lorsqu'on a fait le concours, on a feuilleté la charte du mobilier urbain de la Ville de Bordeaux, et on s'est dit qu'il y avait quand même beaucoup de mobiliers qui, sans critiquer leur qualité, auraient du mal à s'insérer sur la place Pey-Berland.

Parce que la plupart des bancs sont souvent des bancs pour des petites rues, ou pour des jardins. Les corbeilles, les potelets n'étaient pas à notre avis complètement adaptés à la puissance que pouvaient avoir le vide et la cathédrale sur la place Pey-Berland.

Donc on a trié. C'est le travail qu'on a fait avec Francisco Mangado. On a essayé de voir quelle était la part de mobilier urbain qui pouvait être issue de catalogues, être banalisée (ça signifie que si un jour on n'en a plus envie, s'il passe de mode ou s'il est dégradé on peut le changer sans problème) et quelle était la part du mobilier urbain qui devait s'identifier à la place, faire partie intégrante du projet.

Nous avons conclu que l'important était les bancs, les mâts, et les fontaines. Ce mobilier-là avait vraiment quelque chose à voir dans la composition, et en fin de compte, c'était pour nous autant de l'architecture que du design.

C'est certainement notre nature d'architecte qui est remontée alors à la surface... Je ne sais pas si on peut différencier le design d'architecte du designer pur, mais j'ai le sentiment que nous avons fait du design d'architecte.

Les mâts, on sentait un besoin de verticalité et de densité. C'est pour ça qu'on les a regroupés. On les a faits à une échelle vraiment particulière, parce qu'on savait que ce grand vide à un moment donné demanderait quand même à être habité par ces mâts-là qui sont également fonctionnels puisqu'ils éclairent.

Il en va de même pour les bancs pour lesquels on avait envie de grandes lignes très longues. Des banquettes comme ça, il n'en existe pas dans les catalogues, donc forcément de manière naturelle on a été obligé de créer... Ce n'était pas forcément un a priori tout de suite en se disant : tiens on va faire du mobilier urbain... Non. C'est venu comme ça dans le projet, pour défendre la cause du projet. On a créé finalement des mobiliers spécifiquement pour ce sujet-là.

JEANNE QUEHEILLARD.

Quand on est amené à travailler sur un lieu très précis, très spécifique, à quel moment se pose-t-on la question du mobilier ? Parce que je crois savoir qu'au départ c'était quand même un lieu très encombré. Vous commencez par tout enlever, d'une certaine manière.

A quel moment vous posez-vous la question du mobilier ? Est-ce quelque chose qui est compris d'entrée dans le projet, ou cela apparaît-il plutôt comme des rajouts au fur et à mesure d'un travail plus global sur l'espace ?

FREDERIC NEAU.

Effectivement, le premier réflexe qu'on a eu quand on a travaillé sur la place Pey-Berland était, intellectuellement, de tout supprimer. On a même fait des images en effaçant tout, en se disant : on part de zéro.

On avait fait une sorte de table rase de tout ce qu'il y avait sur la place Pey-Berland, parce que c'était devenu un tel amoncellement de signes... Il y avait un panneau Decaux tous les deux mètres pour dire : cathédrale à gauche.. C'était devenu une accumulation... Et puis il y avait beaucoup de signalétique routière qui n'avait plus aucun intérêt puisque la place devenait piétonne. Les candélabres suivaient les formes circulatoires. C'était des candélabres pour la circulation, donc tout ça n'avait plus de sens.

On a fait vraiment une table rase de tous les signes, de tous les mobiliers, de toutes les signalétiques, mobiliers de lumière, etc., pour ensuite repartir de zéro à partir d'un sol.

Donc la question du mobilier s'est posée très vite. Déjà pour des problèmes de confort. Quand on fait une place comme ça on se dit que ça ne serait pas mal que des gens viennent s'y asseoir et puissent y rester. Donc la question du mobilier est arrivée assez naturellement, très vite, et on a eu rapidement le désir de créer du mobilier qui puisse dialoguer avec le projet : qu'il soit complémentaire du projet et non surajouté après avoir ouvert un catalogue de mobilier.

Cela n'a pas été le cas pour tout le mobilier : les potelets, par exemple, sont un cas qui a évolué... Les décisions se sont même prises à la dernière minute. Mais pour le mobilier, ce que j'ai appelé tout à l'heure le mobilier qui nous a vraiment servi au projet comme les bancs, la lumière, etc, c'est quelque chose qui est venu assez rapidement, qui a rapidement structuré les lignes, la composition même du projet.

JEANNE QUEHEILLARD.

Sylvain Dubuisson a, je crois, d'autres types d'expériences, puisque ce n'est peut-être pas sur un aménagement d'espace précis qu'il est sollicité, mais peut-être plutôt pour des gammes de mobiliers... ? Comment ça se passe ?

Je vois : Paris, Singapour, tout ce que je disais tout à l'heure, Châtelleraut, Chalon-sur-Saône, Marseille...

Travaillez-vous pour des lieux spécifiques, répondez-vous à des concours d'un ensemble, pour une ville ? Comment cela se présente-t-il ?

DOMINIQUE DUBUISSON.

Mon expérience se situe entre deux temps.

Bruno a commencé par la description du paradis perdu qui est l'image de la ville du XIX^{ème} avec son mobilier urbain.

Je pense qu'il faudrait reposer la question de l'usage de la ville aujourd'hui.

A mon avis, il y a une prise de conscience générale de l'artificialité de l'espace. Qu'est-ce que la ville aujourd'hui par rapport à la nature, par rapport au problème de la mondialisation, etc ?

Je pense qu'il y a un vrai usage de la ville qui va être totalement nouveau sur lequel ce serait bien de réfléchir. Peut-être qu'on discutera tout à l'heure de cela.

Mon expérience se situe entre les deux. Depuis une dizaine d'années, un certain nombre de concours, de projets urbains ont été lancés par les municipalités. Ces projets touchent des compétences différentes. Ils touchent des architectes qui font de l'urbanisme. Ils touchent les gens qui travaillent sur la lumière. Ils touchent les gens qui travaillent sur le design, qui, apparemment, sont aptes à travailler sur le mobilier urbain.

Et puis les villes ont toutes voulu avoir leurs gammes spécifiques de mobiliers urbains.

Pour tout le monde l'idée du contexte dans cette dernière décennie 90 était une chose très importante. On voulait avoir des réponses identitaires.

L'identité porte à la fois sur le génie du lieu et sur l'essence du projet. C'est-à-dire qu'un architecte porte une certaine image de la ville, image qu'il essaye d'exprimer et qui doit présenter une idée de forte cohérence, puisque c'est l'idée de cohérence que les municipalités

veulent trouver dans un projet urbain. Le mobilier urbain doit s'inscrire dans cette position générale.

A ce titre-là, moi j'ai fait une dizaine de ce que j'appelle des collections, comprenant l'éclairage public, les assises, les poubelles..., et puis d'autres typologies que les architectes avaient envie d'exprimer.

Après, ou on gagne, ou on perd, en sachant qu'une collection développée pour un concours et non retenue part directement à la poubelle.

Et puis, parfois, on gagne. Et, quand on gagne, on est pratiquement sûr de ne jamais arriver au bout, parce que c'est tellement compliqué, il y a tellement d'interfaces...

Avant de commencer je disais à Bruno : on devrait faire un débat sur « économie jurisprudence ». Je pense que ce serait assez bien dans le contexte local politique aujourd'hui. C'est-à-dire : comment arrive-t-on au bout des projets ? Une fois qu'on a fait la conception, quelles sont les procédures qui font qu'un industriel peut, pour une certaine quantité de produits, faire un projet exemplaire qui s'inscrit dans une cohérence de projets ?

Ici, j'ai 7, 8 projets complètement différents exposés. Je n'ai pas envie de les développer chacun. Il vaut mieux avoir les images pour les expliquer, mais on voit qu'il y a pour le même sujet des réponses qui sont radicalement différentes.

Une fois qu'on a développé l'idée de contextualisation, on est pratiquement pris à son propre piège. Au bout d'un moment on a envie de gagner sa vie. On a créé des mobiliers, on a envie qu'ils soient produits.

Bruno parlait de Jean-Michel Wilmotte. La question à se poser est de savoir si les mobiliers sont faits pour être contextualisés ou décontextualisés ?

La semaine dernière j'ai vu les projets de Jean-Michel Wilmotte à Dubaï, à Beyrouth et à Bordeaux. Il y a là une notion d'universalité qui mérite réflexion.

Je pense que J.-M. Wilmotte a trouvé une expression qui fait que chacun se reconnaît, au même titre qu'on reconnaissait une lanterne du XIX^{ème} et qu'on la mettait dans des contextes très différents.

En même temps j'ai presque un sentiment un peu passéiste de l'usage de la ville avec une référence qui reste centrée sur le XIX^{ème}. Aujourd'hui, les questions de centre et de périphérie, les questions de dimension sociale, les questions du virtuel, les questions de l'artifice, les questions de la nature sont des questions si prégnantes qu'on devrait reposer la question de ces mobiliers urbains à la fois dans un contexte de rapport entre l'individuel, le particulier et l'universel, mais en même temps par rapport à toutes ces notions nouvelles.

C'est le sujet sur lequel on devrait travailler, débattre.

JEANNE QUEHEILLARD.

Il me semble qu'il y a deux questions.

A partir du moment où on travaille sur une collection, cette collection peut-elle passer à l'universel ?

C'est une question assez intéressante pour un designer de se dire : ce mobilier, je le fais pour un lieu précis, est-ce que tout d'un coup il pourrait s'adresser à un public plus large, et intéresser des industriels qui pourraient accepter de le produire plus largement ?

C'est toujours le rêve du designer. Ce n'est peut-être plus le rêve de Sylvain Dubuisson...

DOMINIQUE DUBUISSON.

Je n'ai pas de réponse. Je crois que les choses sont très ambiguës. J'ai revendiqué l'idée de la contextualisation pendant 10 ans, j'ai perdu beaucoup de concours. Et aujourd'hui les industriels se précipitent pour mettre au catalogue les objets que j'ai dessinés, qui sont là, que j'ai faits pratiquement depuis 10 ans.

Donc c'est une grande question. Vous faites des choses, vous les revendiquez dans un certain état d'esprit, et à un moment vous êtes dépossédé... Voilà. Je n'ai pas de réponse. Je ne sais pas.

JEANNE QUEHEILLARD.

Les questions que vous soulevez concernant l'écologie, les relations à la nature, comment les articulez-vous avec le mobilier lui-même, ou l'aménagement urbain ? Pensez-vous que cela entraîne des choses sur la manière d'appréhender le mobilier ?

DOMINIQUE DUBUISSON.

Par exemple, j'habite à Paris, je vois Delanoë qui s'est acharné contre la circulation des voitures, qui coupe toutes les avenues en deux... Je pense qu'il y a une volonté radicale de dissuasion vis-à-vis des automobilistes pour lutter contre la pollution, mais en même temps d'un point de vue de l'espace urbain je trouve ça catastrophique.

Je pense que les jeunes générations doivent s'atteler à cette question : comment repense-t-on la ville, j'allais dire presque sans la voiture ?

Toutes ces questions touchent exactement ce sur quoi il faut travailler.

JEANNE QUEHEILLARD

Ce qui laisserait supposer que le mobilier urbain est toujours le produit d'une conséquence, ou d'usages, de changement d'usages, ou de changement de pratiques.

Il n'y aurait pas un mobilier urbain pouvant exister a priori, mais plutôt un mobilier urbain en lien avec des pratiques déjà éprouvées ou des nouvelles pratiques.

DOMINIQUE DUBUISSON.

Pour donner une image peut-être plus concrète, prenons l'exemple des parcs publics. Les parcs autrefois étaient des espaces de promenade. Aujourd'hui on libéralise les pelouses. Il y a donc un nouvel usage des pelouses.

Il y a d'abord l'espace de promenade puis l'espace de repos : les gens s'asseyaient donc sur des bancs, des chaises, etc.

Aujourd'hui, les gens se « vautrent » sur les pelouses. Et l'on est dans une civilisation où on n'est pas du tout habitué à cela. On ne sait pas se vautrer par terre.

Je suis sûr qu'il est nécessaire aujourd'hui de repenser la façon de pouvoir se tenir plus de 10 minutes par terre vautré sur une pelouse, pour discuter, pour faire un usage nouveau de l'espace public du jardin. Il faut que quelqu'un travaille à ce sujet. C'est un exemple. Il montre qu'il y a vraiment une mutation des usages des jardins.

Prenons l'exemple de l'éclairage. L'éclairage, autrefois, c'était un mât avec une source lumineuse. Je pense qu'aujourd'hui l'éclairage c'est beaucoup plus que ça.

Bruno a critiqué les mâts du Grand-Théâtre. Je critiquerai l'éclairage de la Place de la Bourse qui est pour moi cataclysmique. Cette espèce de ponctuation sur l'architecture de Gabriel... Je ne sais pas de quoi on parle.

Il y a des territoires sur lesquels il ne faut pas travailler. Il faut vraiment réfléchir à la façon d'éclairer et de mettre en valeur les espaces la nuit. Là d'accord. Mais pas sur les parties historiques. Cela n'a pas de sens. Ce ne sont pas des territoires d'investigation.

JEANNE QUEHEILLARD

Bruno Fortier, que pensez-vous de cette réflexion de Sylvain ?

BRUNO FORTIER.

Moi je me réfère à Venise qui est une ville... c'est une banalité de dire qu'elle est extraordinaire.

Comparez Venise et Lyon, la manière dont on a introduit la lumière à Venise et à Lyon. A Venise c'est fait avec une extrême discrétion. C'est-à-dire que la lumière n'est pas analytique. On ne cherche pas à faire ressortir quoi que ce soit en particulier, des éléments d'architecture... Au fond la ville garde son unité à travers la lumière.

Lyon est une ville qui, au contraire, a manipulé la lumière avec beaucoup de réussite, puisque la ville en fait une des bases de sa communication mais cette manipulation est faite avec une extrême agressivité.

Je ne constate pas cela à Bordeaux pour l'instant. Je me dis simplement que cette ville a un caractère de trésor qui énerve un peu les architectes branchés locaux qui aimeraient faire autre chose et sortir de cette image. Avant de sortir de cette image du trésor, il faut à mon avis le faire prospérer.

A cet égard, je vois une grosse faute dans le fait d'avoir supprimé ces mâts sublimes devant la Place de la Bourse, mais je n'en vois pas beaucoup d'autres.

Et je trouve que les espaces contemporains qui ont été faits, le tram notamment avec cette couche de mobilité qui est apportée tout d'un coup, ne jurent pas avec la ville.

Pour l'instant je ne vois pas d'erreurs majeures, à part celle-là. Peut-être que l'éclairage de Gabriel aurait pu être un peu plus subtil. C'est possible.

Avant de poser le problème du mobilier qui est un problème de détail, même s'il peut être très pertinent comme place Pey-Berland, il y a le problème, plus important, de faire prospérer l'image de cette ville.

On sort alors du centre historique, avec le problème très particulier de cette ville qui est son rapport à la géographie, c'est-à-dire le rapport au fleuve, à la Bastide, le fait de savoir si on fabrique ou non un parc en face, etc. : en d'autres termes comment réinterpréter en termes contemporains le tableau de Vernet qu'on connaît bien à Bordeaux.

Comment tirer cette ville vers l'avenir tout en réinterprétant ce rapport géographique qui est presque unique en France ?

Ce premier problème est un problème plastique général qui se pose avant les problèmes de mobiliers ou de détails.

Le second problème, est que Bordeaux a heureusement, ou malheureusement pour elle, peu d'espaces très hétérogènes par rapport à la ville de pierre. Il y a la gare qui a une image un peu plus industrielle. Il y a surtout les bassins à flots.

Qu'est-ce qu'on fait de ces espaces-là, sachant qu'ils ont peu de profondeur, etc ?

La solution qui était évoquée hier par les architectes bordelais ou étrangers qui étaient là, était une solution architecturalement correcte qui consiste à dire : il faut faire une architecture de rupture, une architecture secouée à cet endroit-là.

Peut-être. Je ne suis pas sûr que disant et faisant cela (si on le fait), on ne fasse pas justement ce qui se fait partout dans le monde.

Et je ne suis pas sûr non plus que Bordeaux ait la puissance de Rotterdam ou de Barcelone, qui, adossées à une structure économique extrêmement puissante et compétitive, peuvent fabriquer ce type d'architecture. Elle prend un sens à ce moment-là.

Est-ce que ce ne serait pas un pari raté d'avance de dire qu'on va avoir là des tours Shadocks, des objets bizarres qui peuvent certes marcher dans un contexte de très grande puissance économique mais qui peuvent ne pas être pertinents à cet endroit-là ?

Bordeaux, c'est une image délicate. Donc introduire de l'avenir dans cette ville demande plus de subtilité que de dire : on a fait de l'architecture de pierre pendant deux mille ans, maintenant il faut passer à autre chose.

Justement, on pourrait tomber dans une espèce de discours très commun qui consiste à dire que l'architecture doit être à tout prix bizarre.

Une fois qu'on a dit et réfléchi à cette question de l'avenir de Bordeaux par rapport à la géographie, par rapport à la tradition, se posent alors les problèmes du mobilier urbain.

Ces problèmes du mobilier urbain, il faut savoir que ce sont des problèmes qu'on aborde avec King Kong et Sylvain de manière très sophistiquée à travers des artistes. Mais ce sont d'abord des problèmes très rustiques. Il s'agit de fabriquer sur des espaces forcément grands, sur des rues très nombreuses, de l'aménagement courant dans des prix acceptables - et toutes les villes sont confrontées à ce problème du coût - dans des entretiens acceptables, des choses qui ne se déginguent pas dans la minute.

Les villes qui, il y a 20 ans, étaient réceptives à l'innovation en matière de mobilier, sont devenues très méfiantes pour certaines et se dotent maintenant de services extrêmement avertis sur ces problèmes d'économie, de gestion, etc. Lesquels services mettent au point soit des gammes de catalogues normalisées de mobiliers, soit des habitudes d'aménagement de l'espace : si je prends la place Pey-Berland, grâce au ciel, pour la CUB et la Ville, les services n'étaient pas du tout au point sur le plan technique, ce qui a permis aux architectes de faire leur aménagement qui en l'occurrence est réussi.

Dans d'autres villes que je ne citerai pas, les bornes de Pey-Berland n'auraient pas été réglementaires, puisque maintenant il faut qu'elles aient 1,20 m avec une boule blanche au-dessus. Donc, elles auraient été refusées et on aurait des bornes évidemment épouvantables. La lumière n'est pas réglementaire non plus sur la place puisque la réglementation européenne vous impose une lumière uniforme partout et que justement ce grand ballet de mâts, qui est là d'une manière tout à fait discontinue et aléatoire, ne produit pas une lumière uniforme. Cela aurait été interdit par un service averti dans la minute.

Donc vous voyez qu'on se trouve avec une légitimité technique de la part des services dans beaucoup de villes, qui fait qu'on a un catalogue universel de meubles dont on parlait tout à l'heure, la plupart du temps moches, et, dans le meilleur des cas, signés Wilmotte.

On est donc dans une économie technique de la gestion, de l'investissement, qui fait qu'en général on n'a pas toute liberté. Cette liberté existe encore à Bordeaux à mon avis parce que justement personne n'a bien réfléchi au problème.

Il faut le réfléchir maintenant dans l'avenir, avec sérieux quant à la gestion et avec une part de liberté qu'il faut maintenir, me semble-t-il.

Voilà. Je ne sais pas si je suis très clair, mais ce n'est pas du tout facile.

JEANNE QUEHEILLARD

Si. Je pense que vous êtes assez clair, parce que cette question : « faut-il harmoniser ? » se relie à tous les problèmes de normes, par exemple. Les normes peuvent être à la fois contraignantes, mais aussi organisatrices d'un projet. Encore faut-il pouvoir prendre position vis-à-vis de ces normes.

BRUNO FORTIER.

Les villes sont à la recherche de conventions nouvelles. Ces conventions nouvelles, c'est un peu l'esquisse philosophique de Sylvain. Je ne sais pas très bien ce qu'il veut dire quand il parle du rapport à la nature, mais enfin il y a certainement quelque chose à creuser.

Ces conventions nouvelles il faut les inventer avec une part de liberté et une part de réalisme. Mais là c'est Sylvain qu'il faut interroger, parce que son message est cryptique pour l'instant.

DOMINIQUE DUBUISSON.

Moi je n'en sais rien. Je vois seulement que le monde change et qu'il faut se reposer des questions.

Je pense que tout le monde revendique un rapport à la nature qui n'est pas le même que celui qu'on avait hier. Il y a une espèce d'utopie de la nature, il y a une espèce d'utopie de la ville verte, il y a une espèce de prise de conscience des notions de pollution. Toutes ces choses-là nécessitent une réflexion sur l'usage de la ville. C'est tout ;

Moi je pose seulement des questions et je me dis que si on doit travailler c'est dans ces directions.

Autant le bilan est relativement facile à faire sur la décennie passée, autant aujourd'hui je pense que les choses sont radicalement différentes.

Maintenant il y a toujours une question de pérennité. La ville a une mutation très lente. Tout le monde sait ça. Mais le rapport entre le centre et la périphérie est l'objet de crises patentes.

Aujourd'hui est-ce qu'on parle de la Ville de Bordeaux comme une entité cohérente, ou de Paris comme une entité cohérente ? Non. Cela n'existe plus. C'est Paris par rapport à sa banlieue. C'est Bordeaux par rapport à toute la périphérie.

JEANNE QUEHEILLARD

J'ai interrogé aussi les personnes de la municipalité qui sont directement concernées par cette question. On parlait par exemple d'une question très basique, celle des potelets, On me racontait qu'en fait il y avait des discussions à la mairie sur les potelets.

C'est assez drôle parce qu'on se dit que c'est un petit détail. On le perçoit à la fois comme un objet qui nous encombre tout le temps, comme un objet organisateur, comme également un objet interdicteur.

La Ville de Bordeaux est confrontée à la nécessité d'installer des potelets, mais également au fait qu'à chaque nouveau projet, l'architecte ou l'urbaniste veut des potelets différents.

On pourrait imaginer que la ville ait un seul et même potelet qu'on mettrait partout quels que soient les projets. En fait, on se retrouve tout le temps avec des objets différents. Pourquoi ? est-ce parce que tel potelet, pris comme objet isolé, ne convient pas à tel ou tel type de projet ?

Ce sont des questions auxquelles sont confrontées les municipalités. On discute de la nature du potelet.

Dans ce que vous dites, Sylvain, c'est autre chose.

Plutôt que de penser l'objet et réfléchir sur la nature de cet objet, sur sa couleur en fonction de certaines normes, etc, il serait plutôt intéressant d'arriver à des consultations beaucoup plus larges qui traitent des usages, ou de la nature de l'urbain :

Qu'est-ce que l'urbanité ?

Qu'est-ce que circuler en ville ?

Qu'est-ce qu'être en ville ensemble ?

DOMINIQUE DUBUISSON.

Le dessin du potelet c'est une chose. Normalement, nous sommes des professionnels qui devrions savoir dessiner des potelets. Mais la question, effectivement, n'est pas le dessin du potelet. C'est sûr. Parce que je pense que ce qui est problématique c'est la prolifération du potelet. Au fond c'est le rapport de la voiture avec l'espace urbain, et aussi le rapport du piétonnier. Comment le piéton traverse, marche, et comment la voiture se déplace ?

Il y a une vraie réflexion qui est un problème de circulation, qui est un problème de mobilité, qui est un problème de visibilité. Voilà.

JEANNE QUEHEILLARD

Cela laisse entendre qu'au-delà de la question : « à quoi sert le mobilier urbain ? », sa première justification est de servir d'interface. Ces objets-là passent leur temps à nous dire comment on peut entrer ou pas en contact avec l'autre, ou comment s'organisent les différents flux dans une ville.

DOMINIQUE DUBUISSON.

Il y a deux domaines distincts de discussion : le premier est mécanique, c'est le dessin du potelet dont on discute entre professionnels ou même avec d'autres personnes, et le second porte sur le traitement d'un espace urbain qui est un domaine beaucoup plus général dans lequel il y a beaucoup plus de discussions à la fois entre professionnels et entre usagers.

JEANNE QUEHEILLARD

Dans les expériences que vous avez eues dans différentes villes, est-ce que le dessin de la ville est quelque chose que vous avez pu aborder ? Est-ce que vous sentez que c'est un travail dans chacune des villes dans lesquelles vous êtes intervenu ?

DOMINIQUE DUBUISSON.

Oui, évidemment. Le principe même des concours d'architecture et d'urbanisme c'est le débat sur ces sujets. Après il faut rentrer dans les projets.

JEANNE QUEHEILLARD

Vous trouvez qu'il y a beaucoup de concours sur le mobilier urbain qui sont lancés dans chacune de villes ?

DOMINIQUE DUBUISSON.

Toutes les villes font des concours sur des projets urbains. Oui.

JEANNE QUEHEILLARD

Les projets urbains, oui, mais sur le mobilier urbain ?

DOMINIQUE DUBUISSON.

Il n'y a pas de concours en soi... Enfin si. Il y a quelques concours spécifiques sur le mobilier urbain. La Ville de Paris a lancé un concours pour créer une gamme d'éclairage public a priori spécifiquement sur la ville.

C'est un concours qui a été lancé il y a 6 ou 7 ans dans lequel il y avait deux lauréats qui étaient Jean-Michel Wilmotte et moi, et on lance la consultation aux entreprises dans 15 jours. C'était il y a 6 / 7 ans.

JEANNE QUEHEILLARD

Cela prend du temps.

Est-ce que vous pensez aussi que le mobilier peut justement servir d'image de marque pour une ville ? Comme Londres avec sa cabine téléphonique rouge.

FREDERIC NEAU.

Je ne sais pas exactement... Mais pour revenir sur l'idée de la standardisation du mobilier, j'ai l'impression que la plupart des villes s'appliquent à faire des chartes de mobiliers. Plus les années avancent, plus c'est au point, plus c'est aux normes, plus tout est bien respecté, plus on a pris en compte l'ensemble des critères de la maintenance, du coût, de l'harmonisation des couleurs, de l'harmonisation des formes. C'est tout à fait normal. Les services techniques et administratifs s'appliquent à mettre ça en place.

Et comme pour tout ce type de démarche (qu'il s'agisse de mobilier urbain ou d'autre chose), cela devient à un moment si carré avec une place pour tout que cela finit par ne plus s'adapter.

Pour revenir encore sur ce que disait Bruno Fortier sur la place Pey-Berland, je pense que les techniciens de la ville et de la CUB sont parfaitement au courant des normes. Ils savent très bien ce qui peut se faire ou ne pas se faire. Mais au bout d'un moment - c'est l'impression que j'en ai, il faudrait les questionner - j'ai le sentiment que ce cahier des charges est devenu tellement au point qu'en fin de compte il y a eu une sorte d'optimisme, d'envie de sortir de ça et de se dire : tiens, là on a un lieu un peu différent, on va en profiter pour faire complètement autre chose et laisser « carte blanche » aux architectes qui font ça, parce qu'on avait l'impression d'être entré dans un domaine où il n'y avait plus de surprise, où on savait qu'on allait mettre tel type de potelet, telle couleur, etc.

C'est la sensation que j'ai. Et à partir du moment où tout le monde joue le jeu, y compris les techniciens, on arrive à faire des choses. Et, effectivement, on repart de zéro. On n'est plus dans le mobilier qui est à la norme. On est dans un mobilier spécifique qui n'est que pour la place, alors qu'on avait imaginé que chaque mobilier pourrait se reproduire sur l'ensemble des places, sur l'ensemble des rues.

A mon avis, c'est quelque chose de naturel. A un moment donné les choses se régénèrent, et elles se régénèrent toujours un peu par l'extrême. J'ai l'impression que la place Pey-Berland, pour prendre cet exemple, est partie dans cet extrême-là. Et puis après ce sont des cycles qui se font.

On voit ça dans toutes les villes. Quand un village, comme on disait tout à l'heure, fait toutes ses rues... on passe dans une sorte de herse de murs où on n'a que des potelets rouges, des barrières, des jardinières. Au bout de 10 ans, à mon avis, cela sort par les yeux pour tout le monde et l'on repart à zéro.

Dans le cas du mobilier urbain, c'est vrai qu'on peut parler du rapport à la ville, etc, mais quand on ne parle uniquement que du mobilier je pense qu'on est dans un cas assez classique.

On est un peu comme dans son salon. On met longtemps à se décider. C'est un consensus long pour choisir le canapé à deux (là, il y a un peu plus de monde). Et une fois qu'on est d'accord on dit : super, on prend celui-là. 10 ans après on dit : on va en acheter un autre. Pour le mobilier urbain c'est pareil. Cela fonctionne un peu sur le même type de sensibilité.

JEANNE QUEHEILLARD

C'est-à-dire que le : « faut-il redessiner » ? de toute façon trouve sa réponse automatiquement.

Je vais me tourner vers l'assistance. Peut-être que certaines personnes ont des questions plus particulières à poser.

INTERVENANTE N° 2.

Est-ce que la signalétique fait partie du mobilier urbain ?

Parce qu'à Lyon, je ne me souviens pas du nom du créateur, mais tous les panneaux sont d'une simplicité... C'est très beau comme graphisme.

Est-ce qu'à Bordeaux on s'est préoccupé de cette question ?

FREDERIC NEAU.

Cela dépend de quelle signalétique vous nous parlez. La signalisation urbaine est une chose qui est toujours aux normes. Vous voulez parler de la signalétique directionnelle ?

INTERVENANTE N°2.

Je ne parle pas des normes, je parle de la beauté des inscriptions très simples qui indiquent les directions différentes dans la ville et qui à Lyon sont d'une très grande beauté dans leur simplicité.

D'ailleurs le créateur est très connu, mais son nom m'échappe.

BRUNO FORTIER.

C'est Rudy Baur. C'est tout à son honneur. C'est vrai, c'est très beau ce qu'il a fait. Mais c'est plus difficile à rater qu'un mât d'éclairage.

INTERVENANTE N° 2

C'est la seule ville où j'ai vu une si belle signalétique.

INTERVENANTE N° 3

Parce qu'il y a eu un vrai travail. C'était un vrai projet. C'était un dessin.

C'est une vraie question cette histoire de la signalétique. On a l'exemple à Bordeaux de la belle réalisation du mobilier urbain du tramway. Mais il n'y a pas eu du tout de réflexion sur la signalétique graphique. Je pense que cela aurait été l'occasion de poser cette question. Cela n'a pas été fait.

BRUNO FORTIER.

Tout de même sur le tram il y a ces cartes géographiques sérigraphiées qui ne sont pas mal, justement, parce qu'elles ne sont pas bavardes.

Je ne trouve pas mal que certains éléments ne servent à rien et soient bien faits, de temps en temps.

INTERVENANTE N° 3.

C'est vrai. Mais là on est dans une configuration différente. Il s'agit de la commande publique. C'est un travail d'artiste.

Moi je parlais de la signalétique qui concerne les gens par rapport à un usage. Par exemple la façon dont est dessiné le plan du réseau. On a de magnifiques réalisations du plan de

Londres, pourquoi n'aurait-on pas un très beau plan de réseau du tram ? Ou bien l'identité graphique n'a-t-elle pas été envisagée du tout à Bordeaux ?

JEANNE QUEHEILLARD

D'autres questions ?

INTERVENANT N° 4.

Bonjour. René Verney, Droits du piéton en Gironde.

Je trouve la place Pey-Berland très belle, surtout quand elle est soulignée le soir par le passage du tram. C'est magnifique.

Je voulais m'exprimer également au nom du Groupement d'Insertion des Personnes Handicapées, et reposer la question initiale : à quoi sert le mobilier urbain ? Je voudrais dire : à qui sert le mobilier urbain ?

Je pense qu'il doit être à la disposition du public, à la disposition des gens qui doivent reconquérir l'espace urbain. Cela me paraît fondamental.

Or souvent - je ne critique pas les architectes présents ici - mais souvent on a des cabines téléphoniques juchées sur un seul pied. On a des sucettes de publicité avec un seul pied central ou décentré. Et il s'avère que pour les personnes mal voyantes, ou non voyantes c'est très difficile à détecter.

On a parlé, et je l'ai écouté avec intérêt, du problème des potelets. Je regrette qu'autour de Pey-Berland on ait des potelets qui soient un peu trop bas, qui mesurent 60 cm, alors que les préconisations du CERTU, qui est l'autorité de référence, sont 70 à 80 cm.

Je regrette également l'absence de nombreux bancs et de toilettes. Pour les touristes... J'ai piloté des amis dans Bordeaux, ils étaient très admiratifs, mais parfois ça pose des problèmes. Merci.

FREDERIC NEAU.

Pour vous répondre, sur la place Pey-Berland on a pris très au sérieux l'usage des handicapés. On a rencontré les associations à de nombreuses reprises.

Si vous regardez bien, les potelets qui sont les plus bas sont plutôt vers le centre de la place, et si vous regardez la périphérie, il s'agit de potelets plus hauts à 1 m hors sol. C'est pour régler le problème des aveugles et des mal voyants. Les potelets leur servent de repères pour se déplacer.

On a conclu avec les associations d'aveugles que les aveugles, de toute façon, se déplaçaient le long des façades - Vous me dites si je me trompe -

S'ils vont au centre de la place, ils sont accompagnés. Ils ne s'aventurent pas à la légère au centre d'une place. Dans les rues et dans les places ils suivent les façades.

C'est, entre autre, pour cette raison qu'on a deux types de potelets à Pey-Berland. Sur ce qu'on va appeler le parcours des aveugles et des malvoyants on a plutôt des potelets hauts, comme on peut le voir au Sud et à l'Est de la place. Au centre de la place où on sait que de toute façon les aveugles et les malvoyants ne s'aventureront pas forcément tout seuls, on s'est permis, effectivement, de poser des potelets qui sont à 60 cm hors sol.

Pour nous c'était très important parce qu'on voulait une certaine continuité d'espace sur le plateau de la place Pey-Berland, et que des potelets de 1 m tous les 1,20 m cela finit par visuellement faire quelque chose de trop présent, cela casse complètement la continuité entre les différents espaces.

C'est la réponse qu'on a essayé d'apporter à ce cas précis.

JEANNE QUEHEILLARD

Ce qui veut dire que vous n'avez pas ignoré qui pouvait utiliser cette place, y compris les personnes qui ont des handicaps, mais qu'en même temps la question qui vient d'être posée prouve qu'on peut ne pas se reconnaître comme ayant été pris en considération.

FREDERIC NEAU.

C'est un problème très complexe. Je ne sais pas ce qu'en pensent les autres architectes, mais on en a discuté souvent. Place Pey-Berland, on a essayé de faire un plateau, avec des rues qui ne sont pas marquées par des différences de trottoirs, etc. Les handicapés moteurs sont donc très contents, puisque avec un fauteuil on peut sans difficulté se mouvoir sur l'ensemble de la place.

Mais cette facilité qu'on apporte à un certain type de handicaps pose un problème à d'autres. Elle pose justement un problème à l'aveugle qui, lui, se repère avec des différences de niveaux.

Donc, comme dans tous les projets, qu'ils soient d'architecture, de design ou de quoi que ce soit, il y a un équilibre à trouver pour répondre au mieux à l'ensemble de ces questions.

BRUNO FORTIER.

Je recommande de jeter un coup d'œil au mobilier de Sylvain, parce qu'il est très bizarre. Vous avez des potelets qui ne sont plus des potelets mais qui sont des gouttes d'eau en fonte. C'est une idée a priori (je ne sais pas si elle marchera, mais elle est sympathique) de se dire que ce mobilier qui est nécessaire parce qu'il empêche les voitures de monter sur les trottoirs, peut être cet événement d'une goutte d'eau qui reste à la surface d'une pierre mais qu'on multiplie par dix mille et qui devient la forme d'un potelet.

Vous avez des mâts « lassos » qui ne sont pas des objets. C'est quelque chose qui joue avec les nuages, qui absorbe un volume d'air. Donc ce n'est pas un mobilier tout à fait habituel.

Vous avez, au lieu de mâts lisses, des mâts striés mais de manière inégale. Ce n'est pas seulement un désir formel, c'est pour accrocher la lumière de manière variable.

Donc vous voyez qu'on est toute la journée confronté à cette tyrannie du confort, à cette tyrannie du risque qui fait que tout se normalise.

En même temps il faut arriver à trouver des respirations et aller au-delà. Moi je pense qu'il y a un moment de création qui est heureux, qu'il faut essayer de ménager dans tout ça. Si on ne parle que de la norme... vraiment, on est tellement dedans tout le temps qu'on va pleurer.

JEANNE QUEHEILLARD

D'autres questions ?

M. BOTARELLI.

Je crois qu'il y a une chose qui est essentielle à Bordeaux, c'est le climat. Lorsqu'on examine le climat il faut, à mon avis, être très prudent avec tout ce qui est minéral. Et dans l'installation du mobilier il faudrait penser aussi à trouver les points d'accroche de ce mobilier, c'est-à-dire des points d'art grâce à de nouvelles structures.

Ces nouvelles structures pourraient donner du caractère aux espaces qui ont toujours été organisés au 18^{ème} avec des éléments de sculpture sur les façades, ne serait-ce que les mascarons qui relançaient l'intérêt pour la promenade dans la rue. C'est-à-dire que le mascarons vous poursuit toujours de son regard,

Je trouve qu'à l'heure actuelle, bien souvent l'erreur que nous commettons c'est de suivre une soi-disant modernité qui nous vient souvent d'ailleurs, et cette soi-disant modernité ne donne pas assez de caractère à nos villes.

La grande question que vous avez dû vous poser bien souvent c'est quelle coloration doit-on employer dans les rues de Bordeaux ? Est-ce que Bordeaux c'est le gris ? Est-ce que c'est le rouge ? Est-ce que c'est le jaune ?

C'est une ville du midi, ou comme on dit ici, une ville du midi moins le quart. Il pleut 150 jours par an officiellement, peut-être 100 jours. Et je crois que la maîtrise de l'eau dans les rues est aussi une chose importante.

Quand on fait la promenade dans les rues, quand vous parlez de la misère des poteaux du Grand-Théâtre, je préfère vous dire que je vous donne raison sur l'étonnement que vous avez eu, parce que l'architecture de Louis est quand même peut-être découverte par la puissance de la lumière, mais les deux poteaux en face ne correspondent pas à une recherche esthétique puissante.

Y a-t-il quelque chose d'impératif qui domine Bordeaux ? Oui. Bordeaux est dominé par un côté 18^{ème}, mais il ne faut pas le prendre comme une obligation. Il faut créer. Mais il faut créer en tenant compte des très grands paramètres. Les paramètres c'est le climat. Quand on fait une façade sur laquelle il y a des traces de coulures qui s'installent, ce n'est peut-être pas très bon non plus.

J'appelle là à véritablement un retour à l'intransigeance de base des principes qui guident le métier d'architecte comme celui de designer ou d'artiste : connaître les impératifs d'une ville. Ceux qui ont travaillé et qui se posent des questions ont un travail extrêmement complexe. Croyez-moi, je comprends totalement cela. Une ville comme Bordeaux a un impératif, elle a des perspectives. Et les perspectives, les potelets, les structures, les bancs qui sont faits, mon cher collègue, ont des impératifs aussi, et je crois que le plus grand impératif c'est toujours l'eau.

MICHEL DUCHENE.

Pour vous rassurer, cher ami, et rassurer Bruno Fortier, les deux mâts qui sont installés aujourd'hui place de la Comédie sont des mâts provisoires. Les autres mâts sont en cours de restauration. Ils seront installés sous peu sur la place de la Comédie avec les horloges.

J'espère qu'ils ne sont pas en trop mauvais état, car on a eu une surprise avec les galeries de l'Hôpital des Enfants qui devaient être réinstallées sur l'esplanade de l'Hôpital des Enfants. Elles ont été tellement mal stockées qu'elles sont inutilisables. Disons-le très clairement.

Donc s'agissant des mâts, ils sont en bon état. Ils vont être réinstallés sur la place de la Comédie.

Concernant le mobilier urbain et en particulier les potelets, c'est un débat quotidien à Bordeaux. J'aimerais dire que le problème est avant tout un problème politique, un problème citoyen. J'entendais M. Vernet parler des handicapés, mais nous tous dans cette pièce, comment nous garons-nous, comment nous servons-nous de nos voitures ?

Les potelets sont installés essentiellement pour éviter le stationnement sauvage. Si la place Pey-Berland, si la place de la Victoire n'étaient pas équipées de mobilier anti-stationnement ces espaces seraient couverts de voitures.

Le problème de fond aujourd'hui dans les grands centres urbains, ce n'est pas spécifique à Bordeaux, c'est la place de la voiture dans la ville. On est passé d'une voiture par ménage à deux, trois voitures par ménage. La ville étouffe sous les voitures.

Ce qui est intéressant - c'est un vrai problème politique et un vrai choix culturel - c'est la rupture de 95. Qu'on ne prenne pas mal mes propos ! Jacques Chaban-Delmas était un homme des « Trente glorieuses ». Pour lui la voiture était un outil du développement économique, un outil du développement individuel, et il avait tout à fait raison. Le seul problème c'est qu'aujourd'hui avec le niveau de voitures que l'on supporte dans les villes, l'espace est devenu ingérable.

La rupture de 95 c'est la volonté d'Alain Juppé de faire preuve d'une certaine forme de modernité, une modernité qu'avait dû sûrement avoir Jacques Chaban-Delmas dans les années 50. Cette forme de modernité c'est de dire qu'on ne peut plus accepter autant de voitures dans la ville et qu'il faut rééquilibrer l'espace urbain au profit d'autres modes de déplacements. C'est le tramway, c'est la navette électrique, c'est la navette fluviale, et c'est surtout les vélos.

Bordeaux fait référence sur cet aspect des vélos. On est arrivé à donner une autre image du vélo. Le vélo, il n'y a encore pas très longtemps, était socialement dévalorisant. Aujourd'hui toutes les classes sociales estiment que se déplacer en vélo, après tout, ce n'est pas si mal.

L'enjeu, justement, c'est de réduire la place de la voiture dans la ville. Non pas de l'interdire. Cela reste un formidable instrument de liberté. Mais de réduire la place de la voiture dans la ville et de dégager des espaces piétons de plus grande dimension.

C'est la force du projet de Pey-Berland qui permet de dégager un immense espace piéton, comme sur la place de la Victoire, et pour protéger ces espaces piétons il faut équiper ces espaces de mobilier anti-stationnement.

Or cela devient véritablement ingérable. On est en train de transformer la ville en château fort. On pose des milliers de potelets tous les ans tout simplement pour éviter que les automobilistes - et on fonctionne tous de la même manière - envahissent les espaces piétons.

Il y aurait une solution radicale, qui consisterait à dire : on ne va plus mettre de potelets sur les trottoirs, on va mettre beaucoup moins de mobilier anti-stationnement et nous tous on va se garer dans les parkings, on va marcher un peu plus à pied, on va faire du vélo, et surtout on va être respectueux de l'autre.

Est-ce qu'on est tous prêts à le faire ?

A Bordeaux on fait un peu les deux. C'est-à-dire qu'on pose des potelets et on met des voitures en fourrière. On a mis en 2003 - c'est un chiffre qui devrait vous intéresser - plus de 20.000 voitures en fourrière.

Donc si on veut éviter les potelets c'est très simple, il faut se comporter comme les Suisses. Je suis très étonné lorsqu'on va dans les pays nordiques, ou particulièrement en Suisse, de voir des espaces de très grande dimension, de très beaux espaces sans pratiquement de bordures de trottoirs, où chacun a sa place et où chacun respecte la place de l'autre.

Et ça, c'est peut-être l'enjeu dans les années qui viennent : retirer petit à petit une partie du mobilier urbain, les bornes et les potelets, et garder le mobilier urbain de très grande qualité qui est vraiment très utile, à condition bien sûr qu'on se comporte de manière citoyenne.

JEANNE QUEHEILLARD

Cela fait réfléchir sur la notion d'espace public. Qu'est-ce que l'espace public ? L'espace commun ? L'espace utilisé par tous ? Comment faire pour que l'espace ne soit pas capturé par un groupe ou une communauté particulière ?

La communauté des conducteurs de voitures peut-elle capturer la ville ?

FREDERIC NEAU.

Puisqu'on focalise sur le problème des potelets, ce qui est très amusant c'est que concernant tout le mobilier qu'on a pu installer sur la place Pey-Berland j'ai régulièrement eu des discussions avec les riverains. Souvent ils venaient me voir en disant : Oh, ils ont installé des potelets partout. Je leur ai dit non, ce n'est pas « ils », c'est moi. Autant sur les mâts, ou sur les bancs, c'était : Ah! c'est très bien, on va pouvoir s'asseoir. Autant sur les potelets, c'était toujours « ils ».

Je crois que le potelet est vraiment pris comme une sorte d'instrument de pouvoir. On canalise - ce qui est vrai - les gens dans un flux particulier. En plus, on les empêche de se garer devant leur porte. Donc c'est vraiment quelque chose qui est pris comme un carcan.

C'est une question assez importante qui a été pour nous, sur la place, cela peut paraître étrange, une des questions les plus débattues et qui est restée en suspens pendant très longtemps. C'est le sujet qui a été le moins figé. Doit-on mettre des potelets ? Tout les combien ? De quelle hauteur ? De quel style ? De quelle couleur ?...

C'est ce qui a fait le plus débat. C'est intéressant.

JEANNE QUEHEILLARD

Oui. C'est pour ça que je l'ai évoqué, parce que ce qui peut paraître comme un détail, en fait, vient nous parler de la manière dont on peut être dans l'espace public.

FREDERIC NEAU.

Alors que finalement il n'y a pas tellement d'enjeu sur les potelets par rapport à l'esthétique. Bon... On peut faire de très beaux potelets, on peut faire tout un tas de choses, je ne dis pas le contraire, mais je préfère me questionner sur un beau banc, sur un beau mobilier d'éclairage, sur des éléments de confort, de luxe, de plaisir, de désir.

Mais un potelet pour moi c'est utilitaire... Je ne dis pas qu'on ne peut pas en faire de très beaux. Tout objet peut être très bien pensé, très bien dessiné, mais pour moi personnellement, le potelet doit être un élément très fonctionnel.

JEANNE QUEHEILLARD

C'est surtout qu'il est porteur d'une contrainte et d'interdiction.

FREDERIC NEAU.

Je préfère en mettre un beau, un qui me plaît, mais je pense que ce n'est pas l'enjeu majeur d'un espace public en termes de mobilier.

JEANNE QUEHEILLARD

Ce n'est peut-être pas un enjeu majeur, mais c'est quelque chose dont on parle beaucoup parce que justement il organise les relations.

FREDERIC NEAU.

Je trouve qu'il y a un décalage entre l'enjeu créatif et l'enjeu fonctionnel.

JEANNE QUEHEILLARD

Peut-être que c'est un objet tout à fait intéressant quand on parle d'espace public et d'organisations des flux.

FREDERIC NEAU.

Oui. C'est clair. Il y a des voitures, il y a des piétons, il faut que les voitures sachent où rouler et que les piétons sachent où ils sont en sécurité et où ils ne le sont pas. C'est très simple en fin de compte les potelets urbains...

JEANNE QUEHEILLARD

Je ne suis pas sûre que ce soit simple. Je reviens à ce que disait Sylvain sur la notion des usages. Il y a des choses qui se transforment. Il y a des questions qui se posent. Ce que l'on peut constater c'est qu'à travers certains objets ces questions-là vont être traduites d'une certaine manière. Elles vont trouver leur traduction.

DOMINIQUE DUBUISSON.

Ce que je trouve bien dans la discussion d'aujourd'hui... Il y a vraiment deux discussions. Je crois que Bruno aurait souhaité que je parle un peu de mon mobilier urbain, mais parler sans les images ce n'est pas facile, donc je préfère ne pas en parler. Ce que je trouve tout à fait exemplaire dans la réflexion qu'a faite Michel Duchène c'est au fond que les villes sont les images de nos sociétés. Donc c'est une question sur les comportements. Et je trouve extraordinaire d'avoir l'occasion de débattre de ces sujets-là, parce que ce sont ces formes d'expression et d'exposition qui font qu'il y a des prises de conscience et des enjeux de vie. Et c'est dans la mesure où tout cela sera partagé par un plus grand nombre que les images de nos sociétés se transformeront et que les projets se transformeront.

Donc la manifestation d'aujourd'hui je trouve ça très très bien.

INTERVENANT N° 5.

Je veux bien qu'on discute de l'aménagement de la ville, mais ceux qui organisent la ville oublient un peu trop souvent qu'il y a des handicapés dans la ville, qu'ils soient à pied, ou qu'ils soient en fauteuil roulant. Ceux-là sont lésés par la politique.

On fait en fonction de tout le monde, mais ils sont lésés parce qu'ils ne peuvent pas s'asseoir convenablement. Ils ne peuvent pas avoir accès facilement aux espaces publics. Il y a même des rues dans Bordeaux où il n'y a pas de potelets là où il devrait y en avoir, par exemple sur les rues qui accèdent justement soit à la place Pey-Berland, soit à la place de la Comédie. Ces rues-là n'ont pas de potelets et les voitures se garent sur les trottoirs.

Quand on est en fauteuil roulant, s'il n'y a personne pour vous aider, généralement c'est un autre handicapé qui vous aide, et à ce moment-là c'est le parcours du combattant parce que vous devez monter, descendre, remonter, redescendre du trottoir. Ce n'est pas toujours évident quand on souffre du dos.

JEANNE QUEHEILLARD

Oui, c'est vrai. Je pense que vous avez raison, Madame, mais aussi beaucoup d'architectes sont là et Frédéric Neau en a parlé très précisément, dites-vous que ce n'est vraiment pas hors de leurs préoccupations, qu'ils s'en soucient mais qu'ils ne peuvent pas résoudre tous les problèmes en même temps. C'est ça aussi la question de la ville et d'être ensemble. Vous venez de nous le faire remarquer de nouveau.
D'autres questions ?

INTERVENANT N° 6.

Je voudrais réagir aux propos de Sylvain Dubuisson sur les nouveaux usages de la ville, notamment en regardant la brève exposition qu'il présente où on voit des formes un peu nouvelles se dessiner dans l'espace urbain.

J'ai envie de lui poser la question au sujet des nouveaux usages. Vous avez parlé de la signalétique, de l'éclairage, comment s'asseoir, comment se diriger dans la ville.

Est-ce que demain le mobilier va inventer d'autres formes, d'autres types de services ?

Est-ce que l'interactivité, la sensorialité des mobiliers vont intervenir dans votre réflexion ?

J'aimerais un peu rêver et me projeter en 2025 ou en 2048 à Bordeaux ou dans d'autres villes françaises.

DOMINIQUE DUBUISSON.

Demain c'est aujourd'hui. C'est-à-dire que la question de l'interactivité, de la sensorialité, ce sont des questions d'actualité. Ce sont des questions d'aujourd'hui. Ce sont les questions des projets d'aujourd'hui. Il ne faut pas attendre 2025. Ce sont exactement les thématiques sur lesquelles il faut qu'on travaille.

INTERVENANT N° 6.

Je pense par exemple aux nouvelles fonctions que porte le mobilier urbain. Vous avez parlé du support de lumière. Notamment à Sydney quand il a été question d'organiser les Jeux Olympiques on s'est posé la question de la refonte complète de l'éclairage urbain.

A partir de cette réflexion sur l'enfouissement des réseaux et l'arrivée d'un nouveau design, on s'est posé aussi la question d'orienter les visiteurs dans la ville. Et vous avez à l'endroit des supports tricolores, d'abord une petite musique qui vous permet de circuler sur les passages cloutés sans vous faire écraser. Donc tout d'un coup le son intervient sur ce mobilier. Il y a un support sonore. Et puis également il y a des écrans qui vous permettent d'aller d'un point à l'autre de la ville en vous orientant, en posant des questions.

Est-ce qu'il y a de nouveaux supports qui vont venir se « greffer » sur les mâts, sur les bancs, une réflexion qui soit à la fois entre la poésie dont parlait Sylvain Dubuisson, et la technique, la fabrication des choses ?

BRUNO FORTIER.

Personnellement je préfère les gargouilles qui vous suivent des yeux dont parlait monsieur tout à l'heure, les mascarons, aux caméras.

Je pense que ce genre de gadget qui est développé déjà, est un peu saturant. Il risque d'être très vite obsolète, me semble-t-il. Il risque d'uniformiser un univers dans lequel on baigne déjà qui est plutôt rapporté à des instruments qu'on déplace sur soi-même, des instruments de repérage qu'on va porter avec soi, plutôt qu'à des instruments extérieurs comme le mobilier.

Donc il faut faire attention que ce genre de chose ne soit pas vite dépassé. C'est un gros risque par exemple de faire des mâts dans lesquels on a l'eau, l'électricité, le gaz, internet... etc. Il y a quelques tentatives. Elles ne marchent pas très bien.

Et puis il y a tout de même la part de secret de la ville qu'il faut maintenir. Je pense qu'il ne faut pas surexposer toutes les fonctions, tout expliquer tout le temps, parce que ça normaliserait l'univers dans lequel on est déjà, me semble-t-il. Il y a une espèce de lenteur de la ville, de mystère qu'il faut essayer de respecter.

Bon. Il y a des choses qu'il faut faire, par exemple les sols depuis 20 ans sont écrits en braille. Il y a des alertes, des rugosités différentes, et c'est légitime de faire ça pour une partie de la population.

Je n'irai pas jusqu'à « internéter » tout l'univers urbain comme ça. Je pense que ce serait des gadgets tellement vite dépassés qu'on se planterait.

DOMINIQUE DUBUISSON.

Moi je ne pense pas tout à fait ça. Il y a la dimension peut-être des réseaux, de l'internet, tout ça c'est une espèce de prolifération qui existe aujourd'hui qui doit trouver une place. Je ne sais pas exactement... Je ne les opposerais pas de façon aussi radicale que le dit Bruno.

Je crois que ça doit trouver une place qui n'est pas encore stabilisée. Je ne sais pas si elle se stabilisera, mais j'imagine toujours ce rapport... Par exemple on a dit quand la télévision est arrivée que le cinéma allait périlcliter. Au fond, après, il y a un équilibre qui se passe et chaque média trouve sa justesse. La télévision c'est la télévision et le cinéma c'est le cinéma.

Après il y a tout ce qui touche à la résistance. Ce que soulève Bruno c'est la question de toutes ces parties qui sont résistantes. Au fond ce qui est résistant c'est notre corporalité : la dimension que nous avons, la vitesse à laquelle nous nous déplaçons, et à côté il y a toute la surperformance qui est donnée par la technologie, et comment ces choses-là s'articulent.

Cela touche aussi, effectivement, la ville, le mobilier urbain, toutes ces choses-là.

FREDERIC NEAU.

Il y a aussi un sujet qui n'a pas été abordé c'est l'art urbain. C'est vrai qu'on parle de mobilier urbain, mais on peut aussi parler parfois d'art urbain.

A mon avis une fois qu'on a répondu aux fonctions essentielles et pratiques du service que doit rendre le mobilier urbain on peut aussi aller au-delà.

C'est peut-être ce qu'il exprime dans sa question. Tout comme au XIX^{ème} le mobilier urbain allait plus vers l'art urbain, c'est-à-dire qu'il y avait plusieurs fonctions sur le même objet, ou l'objet dépassait complètement sa fonction, etc, c'est vrai qu'avec l'art d'aujourd'hui il peut y avoir une transposition de cet esprit, c'est-à-dire pas uniquement un mobilier qui bêtement répond à sa fonction, mais qui va au-delà.

Par exemple, j'ai toujours en tête un projet d'aménagement urbain que j'apprécie beaucoup qui est le travail qu'avait fait Jacques Hondelatte à Niort, où il avait su à la fois amener des réponses extrêmement pragmatiques à des partitions de l'espace, à des choses comme ça, et en même temps renouer avec cet esprit XIX^{ème} qui peut tout à fait se transposer aujourd'hui avec nos écritures, avec nos cultures. Je ne dis pas qu'il faut faire du faux XIX^{ème}, mais avec l'écriture d'aujourd'hui.

Qu'on parle d'internet, de vidéo, de ce qu'on veut, peu importe, chaque artiste trouvera son créneau. Mais renouer avec cette volonté d'aller au-delà de l'objet qui simplement sépare la voiture du piéton, et de faire des choses qui sont beaucoup plus oniriques, ou « tout technologique », en tout cas marquées par la volonté du créateur.

JEANNE QUEHEILLARD

C'est très beau de terminer - puisqu'on va devoir conclure - avec le projet de Jacques Hondelatte à Niort qui est un très beau projet. Je crois qu'il a fait une chose très importante qui rejoint ce que dit Sylvain, c'est-à-dire la corporalité. On ne va pas pouvoir oublier les corps. On est des corps qui bougent qui vont rencontrer d'autres corps ou d'autres matières.

Ce qui est très important dans cette histoire de Niort c'est que Jacques Hondelatte a constitué un récit avec les dragons et les autres objets qu'il avait installés dans la ville. Il y avait tout un récit qui s'offrait aux habitants de la ville. Je crois que cela a été très important.

Je vous remercie tous les trois d'avoir accepté de participer et de nous avoir apporté toute une réflexion pour Bordeaux.

Je vous remercie, vous tous qui êtes là, qui avez été attentifs, et qui nous avez engagés sur des questions qui auraient mérité encore d'autres développements.

Merci beaucoup.

(Applaudissements)